

Monique Malfait-Dohet

GABRIELLE VINCENT Y MARIO RAMOS, DOS EXCEPCIONALES ARTISTAS BELGAS FRANCÓFONOS, ¿ SON « CLÁSICOS » LITERARIOS ?

Monique MALFAIT-DOHET

Présidente et conseillère scientifique du Fonds de l'image

et du texte pour la jeunesse

(Fondation Battieuw-Schmidt)

malfait.dohet@gmail.com

Resumen

La literatura belga desde 1830 ha sufrido de la dominación cultural francesa, por tanto se ha especializado durante mucho tiempo en los llamados géneros menores, incluidas las creaciones iconotextuales, especialmente en el campo del libro ilustrado. Gabrielle Vincent y Mario Ramos son dos artistas de Bruselas reconocidos tanto en Bélgica como en el extranjero, aclamados por la crítica y las instituciones educativas. Se traducen y reeditan constantemente y su popularidad sigue creciendo. Sin embargo, su inconformismo a veces los ha enfrentado a la censura y no permiten fácilmente ser moldeados. ¿Podemos, por tanto, hablar de «clásicos literarios»?

Palabras clave : libro ilustrado, instancias de clasicización, literatura belga, Gabrielle Vincent, Mario Ramos

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

GABRIELLE VINCENT ET MARIO RAMOS, DEUX ARTISTES BELGES FRANCOPHONES D'EXCEPTION, SONT-ILS POUR AUTANT DES « CLASSIQUES » LITTÉRAIRES ?

Résumé

La littérature belge dès 1830 a souffert de la domination culturelle française ; c'est pourquoi elle s'est longtemps spécialisée dans les genres dits mineurs dont les créations iconotextuelles, notamment dans le domaine de l'album de jeunesse. Gabrielle Vincent et Mario Ramos sont deux artistes bruxellois reconnus aussi bien en Belgique qu'à l'étranger, salués par la critique et l'institutions scolaire. Ils sont traduits et réédités sans cesse et leur popularité ne cesse de croître. Pourtant, leur anticonformisme les a parfois confrontés à la censure et ils ne se laissent pas facilement couler dans un moule. Peut-on dès lors parler de « classiques littéraires » ?

Mots-clefs : album de jeunesse, instances de classicisation, littérature belge, Gabrielle Vincent, Mario Ramos.

GABRIELLE VINCENT AND MARIO RAMOS, TWO EXCEPTIONAL FRENCH-SPEAKING BELGIAN ARTISTS, ARE THEY LITERARY « CLASSICS » ?

Abstract

Since 1830 Belgian literature has suffered from French cultural domination. Therefore it has long specialized in so-called minor genres including iconotexts, especially in the field of the picture book. Gabrielle Vincent and Mario Ramos are two Brusselian artists recognized both within Belgium and abroad, hailed by critics and educational institutions. They have been translated and republished numerous times and their popularity continues to grow. Yet their nonconformism has sometimes resulted in censorship and they do not fit into any single category. Is it therefore to speak of «literary classics»?

Keywords: picture book, instances of classicization, Belgium literature, Gabrielle Vincent, Mario Ramos

Monique Malfait-Dohet

La classicisation

La notion de *classique*, définie aux débuts des années 1990 par Alain Viala, est essentiellement liée à celle d'institutions ; elle correspond à un besoin social d'objectiver le sentiment intime d'appartenir à une même nation, par le biais d'une identification culturelle forte, construite lors du parcours scolaire des citoyens. Aujourd'hui, 30 ans plus tard, peut-on affirmer que la lecture des albums de jeunesse, abordés dans les classes du primaire et du collège, donne à tous les élèves ce sentiment de partager une culture commune ? Avant même de répondre à cette question, il faut envisager, dans le cadre de cette communication, la réalité belge dont la spécificité est le multilinguisme.

Certes, il y eut des auteurs flamands qui écrivirent en français, tels Verhaeren ou Maeterlinck (prix Nobel de littérature en 1911), certes encore, dans les années 1980, un certain nombre d'écrivains francophones bruxellois ont forgé le mythe de la *belgitude* qui effaçait, volontairement, les différences linguistiques pour proposer une culture belge unique ; pourtant les institutions littéraires belges faisaient profil bas face à un champ dominant français qui imposait une légitimation uniquement à Paris. Un grand nombre de nos poètes s'exilèrent ainsi, parmi lesquels Michaux, Moreau, voire Ghelderode. C'est sans doute la raison pour laquelle notre monde littéraire en Belgique s'est spécialisé dans les « mauvais genres », considérés comme *mineurs* (le fantastique avec Franz Hellens, Jean Ray ou Thomas Owen ; le roman policier avec Stanislas-André Steeman et Simenon, la chanson avec Brel, Maurane ou Philippe Lafontaine et les créations iconotextuelles : des logogrammes de Dotremont, des calligraphies d'Alechinsky à la bande dessinée, avec Hergé, Franquin¹ ou Schuiten).

Quelle place a de nos jours, depuis les années 1980 plus ou moins, la littérature dite *en couleurs* (selon l'expression de Janine Despinette²) ? Denise Escarpit, Christiane Connan-Pintado et Florence Gaïotti rappellent que « l'album, dans sa double dimension, textuelle et iconique, se plaît à renvoyer aux œuvres antérieures, littéraires et plastiques, constamment convoquées » (Escarpit et al., 2008, p. 313). Il semblerait donc qu'une partie de cette production corresponde à une tendance marquée des créations artistiques contemporaines, parfois appelées *postmodernes*, nées dans ce que l'on a appelé *l'ère du soupçon*³, période de remise en cause de la modernité. Cette méfiance envers la culture littéraire d'avant

1 Un dessin de Franquin, « La Pirogue », couverture du *Journal Spirou* n° 49 de 1954 a été vendu 337.600 euros le 27 juin 2020 chez Artcurial à Paris.

2 Expression employée lors d'une réunion du comité de rédaction de *Loisirs jeunes* en 1967.

3 En référence, bien entendu à l'essai de Nathalie Sarraute (1956).

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

1968 brouille désormais la notion de *genres littéraires* et donc celle de *genres nobles*, comme du coup la hiérarchie des publics qu'ils soient populaires ou savants. Elle valorise aussi l'hybridité des créations artistiques, permettant non seulement le mélange des genres, mais encore l'association des différentes formes d'art. Ce mécanisme est d'autant plus vrai en littérature belge, que la tradition iconotextuelle est ancienne. En Belgique, en effet, des liens forts et anciens unissent littérature et arts plastiques (Brogniez, 2017, p. 231 ; Brogniez et Jago-Antoine, 2000, p. 7)). Dans ce cadre, quelles instances légitimes pourraient accorder le « label » classique ? La *classicisation* (on parle parfois d'*artification*, notamment pour la bande dessinée⁴) reste indéniablement liée aux mêmes référents qu'auparavant : la critique médiatique, la recherche universitaire, l'édition et le monde scolaire. Les « classiques » ont en effet été créés partiellement par l'école, pour l'école. « Si le système éducatif semble avoir la primauté de la définition ou de la labellisation de Classique et des objets qui l'accompagnent (...), il paraît cependant difficile de discerner avec netteté quelle est l'autorité absolue en la matière » (Fièvre, 1993, p. 260). Mais quelle école ? Celle des années d'après-guerre ou celle de la massification générale de l'enseignement ? L'enseignement primaire, secondaire ou supérieur ? Il faut aussi garder en tête les limites et les dangers d'une telle labellisation dont avant tout le risque de scléroser l'œuvre, voire de la détourner ou de la modéliser au point qu'elle en perde toute saveur. Alain Viala le disait lui-même, les institutions « modifient fortement les objets pour les fétichiser » (Viala, 1992, p.10). Le risque aussi de cette sacralisation de certaines œuvres est finalement d'éloigner le « grand public » de livres pourtant, au départ, voulus pour tous les enfants ou adolescents. Derrière cette préoccupation, émerge une très ancienne querelle, celle d'une élite culturelle qui méprise les productions industrielles (Sainte-Beuve, 1839, p. 675). Le succès est-il dès lors une forme d'indignité ? Nous y reviendrons, notamment, quand nous aborderons la notion de « série ». Le choix de deux artistes belges, aujourd'hui disparus, Gabrielle Vincent et Mario Ramos, se justifie pour de nombreuses raisons : ils sont, tous les deux, des auteurs – illustrateurs reconnus par les lecteurs, la critique, les prescripteurs, le monde de l'édition et l'institution scolaire, en Belgique, en France et dans bien d'autres pays. Issus tous deux, qui plus est, du microcosme bruxellois (Bodier et Renson, 2020, p. 3)⁵, ils sont au centre de ce brassage linguistique

4 Ce mécanisme a trouvé son apothéose cette année puisque le Collège de France consacre, d'octobre 2020 à janvier 2021, un cycle exceptionnel de cinq conférences et entretiens, consacré à la BD !

5 La culture bruxelloise se définit sans doute essentiellement par son identité multiculturelle plus marquée qu'ailleurs sur le territoire : « Avec 104 langues parlées sur son territoire, Bruxelles est devenue la deuxième ville la plus cosmopolite du monde. (...) après Dubaï. Résultat : un certain nombre de langues se font de plus en plus une place dans cette ville

Monique Malfait-Dohet

qui caractérise sans doute la culture belge dans son ensemble. Peut-on dire pour autant qu'ils sont des « classiques » ?

Gabrielle Vincent et Mario Ramos sont des auteurs classiques

a) *La réception de leur œuvre*

Les deux artistes émergent des différents discours institutionnels.

- *Leur place dans l'enseignement*

Les programmes scolaires français citent certains de leurs titres (Ramos, en 2007, pour le cycle 2, *Un monde de cochons*, en 2013, *C'est moi le plus fort*, comme en 2018, en 2020 *Tout en haut* pour l'école maternelle ; G. Vincent, *Ernest et Célestine ont perdu Siméon* et *La cabane* en 2020 également). En Belgique, la notion est plus floue, puisqu'il n'existe pas de listes officielles. Le ministère déclare que « les écoles et les pouvoirs organisateurs restent libres de leurs choix ». Cependant, il existe une publication de la Fédération Wallonie Bruxelles, appelée *Les incontournables* qui paraît en octobre, tous les deux ans, et propose un ensemble d'ouvrages conseillés pour les enfants de la crèche jusqu'à la fin du collège, voire au lycée. La même Fédération publie, l'année intermédiaire, une sélection thématique pour le même public dont la dernière production de 2019 était consacrée à l'humour⁶. Nos deux artistes s'y retrouvaient mis en valeur (article, présentation de l'auteur, albums sélectionnés). Dans le numéro des *Incontournables* 2018-2020, une page est consacrée à Mario Ramos (pour la réédition en 2018 de quatre albums⁷ dans une anthologie : *Histoires de loups*, ouvrage proposé pour les petits de 3 à 5 ans).

Les institutions universitaires commencent, très modestement, à valoriser ce type de créations, par le biais de colloques et de publications qui citent ou analysent certains livres des deux auteurs (Université de Chicago pour Gabrielle Vincent, Sutherland, 1986 ; Université de Bourgogne comme de Lille, Charles De Gaulle et Université de Namur pour Mario Ramos (Le Goff et Foutanier, 2017). La reprise de leurs œuvres dans les formations réalisées pour les enseignants ou les bibliothécaires permet

historiquement dominée par le français et le néerlandais ».

⁶ La nouvelle édition, cette fois sur le thème de l'art, est sortie en octobre 2021.

⁷ Il s'agit de *C'est moi le plus fort*, *Mon ballon*, *Le plus malin* et *Le loup qui voulait être un mouton*, avec une préface d'Andrea Nève Ramos.

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

bien entendu d'actualiser des ouvrages plus anciens si et seulement si les maisons d'édition continuent à offrir au public des ouvrages patrimoniaux. En France, les publications des *lectures expertes* réalisées par l'Association française pour la lecture consacrent leur n° 7 en 2006 à Gabrielle Vincent, de même la revue *Le Français aujourd'hui* aborde l'œuvre de Mario Ramos dans son n° 137 en 2002. La Médiathèque Malraux de Strasbourg a également réalisé un très intéressant dossier pédagogique en 2015, conçu par Anne Bubert, sur l'œuvre de Gabrielle Vincent dans lequel il est même proposé des activités de lecture au collège.

Des établissements scolaires ont choisi de porter le nom de nos deux artistes, reconnaissant par là leur impact culturel (à la manière des écoles Prévert ou Saint-Exupéry). C'est le cas d'une crèche Mario Ramos à Bruxelles Ville (en plein centre), une école primaire publique Mario Ramos dans l'Ille et Vilaine, à Mesnil ; une école maternelle Gabrielle Vincent à Chanceaux-sur-Choisille en Touraine. Ces choix sont des signes de la popularité des deux artistes dans le monde de l'enseignement. De même, une bibliothèque de Bruxelles (celle de Laeken) a choisi de donner le nom de Mario Ramos à la salle des animations pour les enfants de sa section jeunesse en 2019.

Les deux artistes sont édités par des maisons reconnues qui ont choisi de mettre à l'honneur ces créateurs. L'école des loisirs (sa prestigieuse antenne belge Pastel) pour Mario Ramos et Casterman pour Gabrielle Vincent (après le rachat des fonds jeunesse Duculot, son premier éditeur, en 1993). Les deux éditeurs ont été, à plusieurs reprises, à la pointe des innovations et ont aussi connu des succès éditoriaux; ils ont également le souci de rééditer les livres épuisés, parfois même en version « de poche ». « Lutin poche » à l'École des Loisirs (dont la collection sur le Net est représentée par le fameux loup de Mario Ramos) qui propose des livres à six euros et « Les petits Duculot » chez Casterman qui reprennent les Ernest et Célestine, pour des prix qui varient entre cinq et six euros. Grâce aux traductions (dans une vingtaine de langues différentes plus ou moins pour les deux, avec une version en langue des signes et une en braille de l'album *C'est moi le plus fort* de Mario Ramos et un livre « à toucher » pour Gabrielle Vincent, *Le patchwork*), leurs œuvres ont été diffusées dans de nombreux autres pays, en dehors de la Belgique et de la France. De Russie ou du Japon au Pays basque, en passant par la Turquie, l'Islande ou la Chine.

Les articles dans les différents journaux, les dictionnaires, les prix décernés, les conférences proposées dans divers cadres ou les expositions sont des signes tangibles de la reconnaissance

Monique Malfait-Dohet

publique, comme institutionnelle, des auteurs ainsi mis en évidence. De grandes rétrospectives peuvent mettre à l'avant-scène une œuvre parfois plus ancienne: ce fut le cas de l'exposition au Rouge-Cloître (Bruxelles) avec « Le petit monde de Mario Ramos » de septembre 2017 à janvier 2018 ou celui de la galerie Mansart à Paris pour Gabrielle Vincent, de novembre 2018 à janvier 2019. Cette vitrine offerte à un artiste permet d'actualiser une production pour un public plus jeune. De même, la journée Mario Ramos (chaque 7 novembre⁸), organisée depuis 2013, initiée par le Centre de Littérature de Jeunesse de Bruxelles, en collaboration avec l'épouse de Ramos, sa fille, et son éditeur, montre l'intérêt renouvelé pour cette œuvre, comme d'ailleurs le numéro hors-série de la revue *Libbylit* (éditée par la section belge francophone d'Ibby) sur Mario Ramos en 2017, sans oublier le logo du CLJ de Bruxelles, comme celui de la revue d'Ibby Belgique⁹. De même les deux grands dictionnaires actuels de littérature de jeunesse, celui de Gourévitch de 2013 comme celui d'Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot de la même année, ne manquent pas de citer Mario Ramos et Gabrielle Vincent. Le deuxième, plus prolixe, insistant sur la grande qualité de leur travail, parlant par exemple pour l'un de « son sens de la dérision » et de ses « chutes souvent facétieuses et réjouissantes » et pour l'autre de son « art de la litote, du suggéré et de l'inachevé » (Nières-Chevrel et Perrot, 2013, pp. 787 et 972). Le fait de continuer à évoquer leurs albums aujourd'hui, alors qu'ils sont décédés depuis plusieurs années, est le signe de la pérennité de l'œuvre qui ne prend pas une ride. Dans le même registre, les prix attribués lors des publications de leurs albums, de 1982 à 2001 pour Gabrielle Vincent (à Montreuil, trois fois à Bologne, mais aussi au Japon et même à New-York) et de 1993 à 2012 pour Ramos (en France, au Québec, en Suisse, aux Pays-Bas, en Espagne et, bien entendu, en Belgique) montrent leur succès auprès de la critique.

Les films d'animation, jeux, produits dérivés, ou séries télévisées sont parfois des adjuvants bien peu fidèles aux livres écrits par nos auteurs. Le respect des dernières volontés des artistes est une question sensible. Dans le cas de Gabrielle Vincent, l'héritage culturel est dans les mains d'une Fondation, créée par son filleul (un de ses neveux), Benoît Attout ; pour Mario Ramos, les ayants droit sont son épouse et sa fille qui travaillent en collaboration avec Pastel, ce qui permet de gérer ce patrimoine dans le respect des créations d'origine. Le film d'animation¹⁰ d'Arnaud Demuynck et Anaïs

⁸ Date qui commémore sa naissance.

⁹ À remarquer aussi l'utilisation des illustrations de *Quand j'étais petit* par la revue *NVL* en juin 2020 (n°224) pour son dossier « Philosopher avec les enfants ».

¹⁰ Sorti en novembre 2018, production Les Films du Nord (Roubaix).

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

Sorentino, créé à partir de *C'est moi le plus fort* et *C'est moi le plus beau*, reste totalement dans la lignée des livres. Par contre, les séries d'animations pour la télévision, « Ernest et Célestine », réalisées à partir, non des albums mais du film de Benjamin Renner, Vincent Patar et Stéphane Aubier¹¹ ne reflètent plus les thématiques, les personnages et le dessin de Gabrielle Vincent. De nouveaux albums sont alors édités par Casterman qui ne sont plus des créations de l'artiste, comme le livre *Ernest et Célestine Leçon de bonnes manières*¹². Cela ne veut évidemment pas dire que pour Mario Ramos, il n'y ait pas aussi une volonté de faire connaître son œuvre, autrement que par des rééditions. Il existe en effet des livres d'activités et des jeux et il y eut même en 2015 une collaboration entre Petit Bateau et l'École des Loisirs qui déboucha sur des créations de dessous pour jeunes enfants, les héros ainsi repris venaient également des univers de Ponti et Ungerer.

b) Les critères internes à l'œuvre en font des classiques

- Des thèmes et des personnages ; des lieux et des époques

Pour devenir un modèle littéraire, il faut que les motifs abordés, comme les héros mis en scène, puissent toucher un grand nombre de lecteurs quelles que soient leurs origines culturelles, conditions sine qua non pour développer le sentiment chez les lecteurs de partager une culture commune. L'anthropomorphisme évite le marquage social, ethnique, géographique ou historique ; il « déréalise » les situations narratives (Nières-Chevrel, 2009, p. 142) selon l'expression d'Isabelle Nières-Chevrel (par exemple, certaines scènes douloureuses dans *Quand j'étais petit* de Mario Ramos : l'enfant joyeux qui devient, adulte, un pauvre mendiant ou dans *La naissance de Célestine* de Gabrielle Vincent, le récit d'Ernest sur la découverte de Célestine, abandonnée dans une poubelle, figures 1 et 2). Ce choix d'écriture permet au lecteur de prendre une certaine distance avec les émotions, parfois violentes, que le récit propose.

¹¹ Sorti en décembre 2012.

¹² Série de TV française sur France 5 commencée en avril 2017, réalisation Julien Chheng et Jean-Christophe Roger, épisodes repris en albums (novellisation) par Casterman à partir de juin 2017 dont *Leçon de bonnes manières* sorti en février 2018, redessiné par Suaëna Airault et Marine Lachemond (chaque album est réalisé par une autre équipe).

Monique Malfait-Dohet



fig. 1 extrait de l'ouvrage *Quand j'étais petit*, Mario Ramos © Pastel (École des Loisirs).



fig. 2 extrait de *La naissance de Célestine* de Gabrielle © Vincent Casterman.

Chez Mario Ramos, les lieux et le temps de la narration sont presque sublimés, comme dans les contes, et actualisés par un subtil jeu sur les codes. Si les châteaux sont peu représentés (sauf dans *Le roi est occupé*), la forêt est très souvent exploitée (*C'est moi le plus fort*) dans le respect de la tradition ainsi revisitée. Au niveau de l'ancrage temporel, ses récits s'enracinent dans le quotidien du 20^e siècle (*Arrête de faire le singe* glisse une référence directe aux *Trois brigands* d'Ungerer), même quand le temps des contes semble attendu (dans *C'est moi le plus beau* par exemple, le loup porte fièrement une cravate¹³). Chez Gabrielle Vincent, les espaces sont inscrits dans une réalité sociale précise, celle des petites gens des villages traditionnels de nos campagnes sans doute de la fin du 19^e siècle ou du début du 20^e. Loin de toute forme de modernisme, la vaisselle et la cuisine se font sans machines et le linge se lave dans une bassine, la télévision et la radio n'ont pas leur place dans leur logis. Malgré ce faible ancrage dans une société occidentale de consommation, peut-on dire pour autant que ces

¹³ Signe social par excellence, création du 20^e siècle.

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

œuvres soient accessibles à toutes les couches de la société ? Bernard Lahire (Lahire, 2019) a montré, à travers l'exemple de Ponti, que les productions légitimées n'étaient valorisées que dans des familles à fort bagage culturel qui se sentent à l'aise avec les jeux de mots et d'images, nombreux chez les illustrateurs reconnus. C'est là un problème d'accès à la culture qui dépasse de loin les créateurs, et concerne surtout des choix de société plus larges. Dans son étude, le sociologue rappelle à quel point l'école (or c'est elle qui crée essentiellement l'œuvre classique) reste un lieu de reproduction sociale. Il serait dès lors intéressant de s'interroger aussi sur la diffusion des albums de qualité. Leur présence dans les classes, les bibliothèques et les librairies (ou dans les grandes surfaces, voire sur Internet) peut être un indice de leur accessibilité. La démarche d'aller dans une librairie spécialisée n'est sans doute pas courante pour des publics moins dotés de capital symbolique, or c'est sans doute là que l'on trouve le plus souvent les livres dits « résistants »¹⁴.

- *La socialisation du lecteur*

Il s'agit aussi de permettre, à ceux qui abordent ces œuvres, de mieux comprendre la société dans laquelle ils vont devoir s'intégrer. Une des manières de les aider, c'est de leur offrir un réel apprentissage des valeurs dites universelles, dont le respect de la liberté individuelle, ou le refus de l'intolérance. Il est également important que les jeunes soient confrontés à des livres qui questionnent la notion d'identité, comme celle de contrainte sociale (dans *Ernest et Célestine au cirque*, le sympathique Boléro affirme fièrement son identité de clochard, figure 3, *Un monde de cochons* met en scène un élève stigmatisé par sa différence, seul loup dans une société de cochons, figure 4). Ceci permet à ceux qui ont la chance de lire ces ouvrages de développer leur esprit critique, de se poser des questions sur les catégorisations sociales, ce qui favorise clairement leur insertion dans le monde de l'école et donc, à plus long terme, dans celui de l'emploi.

14 Selon l'expression bien connue de Catherine Tauveron.

Monique Malfait-Dohet



fig. 3, extrait de l'ouvrage *Ernest et Célestine au cirque* de Gabrielle Vincent © Casterman.



fig. 4 *Un monde de cochons* de Mario Ramos © Pastel (École des Loisirs).

- *Une esthétique en rupture avec la doxa commerciale*

Les productions industrielles, populaires (Ducas, 2014, p. 81), restent prisonnières de codes esthétiques considérés comme accessibles au « grand public ». Loin de cette logique du marché, les recherches minutieuses de nos plasticiens sur la forme montrent la complexité de leurs créations : le travail sur le cadrage, sur les choix des couleurs, sur les mises en page, sur la portée du trait (par exemple dans *Le sapin de Noël*, *Ernest et Célestine vont pique-niquer* de Gabrielle Vincent ou *Le petit Guili* ou *Mon ballon* de Mario Ramos), mais aussi les audaces de la narration, la musicalité et la richesse de la langue, l'humour parfois noir, l'ironie sont des caractéristiques qui indiquent que le lecteur est pris au sérieux et qu'il est confronté aussi à la violence du monde, sans fausse pudeur ni condescendance méprisante. Monique Martin, alias Gabrielle Vincent, dans *L'œuf* attaque violemment la société consumériste, elle n'hésite pas alors à réaliser un dessin qui semble faire écho au Christ en

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

croix de Goya de 1810 (figure 5). Dans *Désordre au paradis* de Gabrielle Vincent, le jeune Séraphino a toutes les audaces et l'ironie lui permet de bafouer l'ordre établi. Mario Ramos, dans *Le petit soldat qui cherchait la guerre*, (figure 6) ou *Valentin la terreur* n'hésite pas à utiliser des couleurs sombres, inquiétantes, loin des tonalités des productions standardisées. Il ne s'agit pas de séduire par des couleurs rassurantes et des dessins mignons, ni de faciliter la lecture par des mises en page régulières et des platitudes plastiques et textuelles que l'on retrouve trop souvent dans des ouvrages moins soignés.



figure 5 *L'œuf* de Monique Martin © Fondation Monique Martin.



fig. 6 *Le petit soldat qui cherchait la guerre* de Mario Ramos © Pastel (École des Loisirs).

Monique Malfait-Dohet

- *Les multiples références culturelles*

L'utilisation, directe ou indirecte, de ce que la critique appelle aujourd'hui l'intertextualité (avec sa variante plastique, l'intericonicité) montre à quel point ces albums sont riches de lectures multiples. Ces clins d'yeux sont de divers registres, adaptés aussi au probable double lectorat de l'album : l'adulte et l'enfant (*Ernest et Célestine au musée* avec une véritable galerie de tableaux prestigieux superbement représentés figure 7, *Mon œil* de Ramos dont une illustration de moutons lobotomisés fait penser au troupeau de souris d'Art Spiegelman dans *Maus*, figure 8). Ils ouvrent donc le lecteur à la richesse de la culture dans son ensemble, aussi bien littéraire que plastique, et offrent une véritable initiation à l'art. Ces œuvres permettent de développer la pensée symbolique des jeunes lecteurs leur donnant accès au sens caché du signe, avec des textes et des illustrations qui suggèrent plus qu'ils ne disent ou montrent, comme dans *Après le travail* de Ramos (figure 9) ou *Désordre au paradis* de Gabrielle Vincent (figure 10) où les références politiques, bibliques, plastiques, sans oublier l'ironie critique du conditionnement social, structurent une réelle mise en cause de l'ordre établi.



fig. 7 *Ernest et Célestine au musée* de Gabrielle Vincent © Casterman.

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

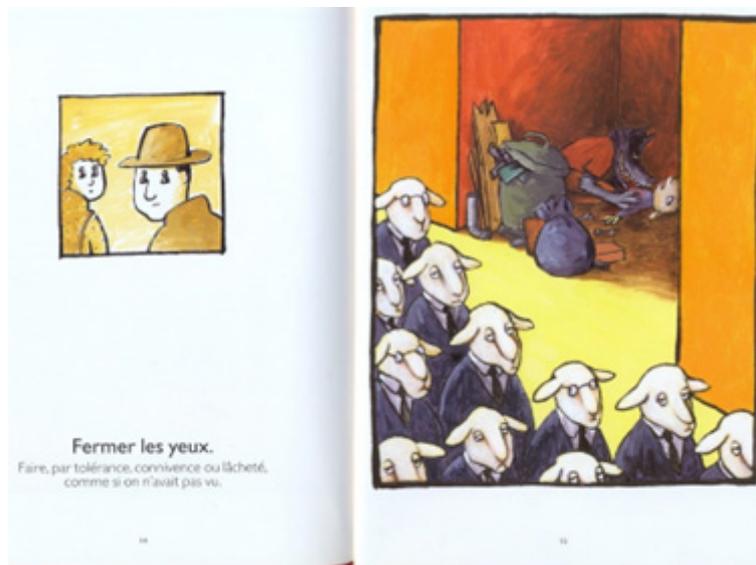


fig. 8 *Mon œil* de Ramos © Pastel (École des Loisirs).



fig. 9 extrait d'*Après le travail* de Ramos © Pastel (École des Loisirs), en référence au slogan de N. Sarkozy lors de sa campagne présidentielle en 2007.

Monique Malfait-Dohet

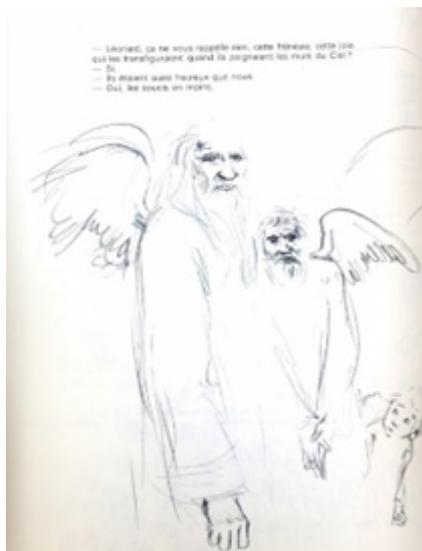


fig. 10 extrait de *Désordre au paradis* de Gabrielle Vincent © Fondation Monique Martin en référence à la querelle plastique entre Léonard de Vinci et Michel-Ange.

Gabrielle Vincent et Mario Ramos ne sont pas des classiques

Productrice de stéréotypes, la série semble entachée de trivialité, puisque par essence, elle serait construite à partir d'un ensemble répétitif de banalités culturelles, sociales, thématiques et axiologiques. Cependant, au 19^e siècle, les *cycles littéraires* ou le *roman-fleuve* de Balzac, Zola¹⁵, Proust, Tolstoï ou Dostoïevski ne sont en rien des productions populaires simplistes. De même, en arts plastiques, le Pop Art d'Andy Warhol ou de Roy Lichtenstein joue de la frontière entre culture savante et communication commerciale, dénonçant et parodiant des mythes de la société de consommation). Or donc, Gabrielle Vincent avec ses vingt-huit Ernest et Célestine¹⁶, Mario Ramos et sa *trilogie* du loup, son « école de cochons » en deux parties, et ses personnages récurrents proposent bien des mécanismes de répétition mais qui ne sont que symboliques ; leurs « séries » sont singulières, pimentées d'ironie, de second degré, de métissage générique, voire de réécriture patrimoniale, de ruptures dans l'énoncé, cinq spécificités de l'écriture dite postmoderne. Nous sommes loin des productions de masse.

Plusieurs éléments dans la narration sont des indices de l'indépendance d'esprit des deux artistes : leur discours subversif (sur la violence du pouvoir notamment) ; leur ton parfois burlesque¹⁷, leur humour

15 Même si l'on sait que ces deux écrivains ont été, en leur temps, des feuilletonistes sans pour autant rivaliser avec Sue, Dumas ou Frédéric Soulié.

16 Dont deux hors commerce.

17 Pour rappel, la démarche burlesque se construit sur l'idée de renversement des rôles aux dépens de l'élite sociale.

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

noir (proche de la vision éthique d'Ungerer quand il affirmait haut et fort qu'il fallait traumatiser les enfants), leur rejet de toute forme de bienséance au profit d'une culture alternative, presque underground. Leur univers refuse en effet la langue de bois, les injustices sociales et les hypocrisies des « braves gens » (le « monde de cochons » de Ramos, les marginaux, les exclus, les alcooliques, les saltimbanques dans *La tante d'Amérique*, *Une chanson*, *Musiciens des rues* de Gabrielle Vincent, figure 11; de même dans *Après le travail*, figure 12 ou *Quand j'étais petit* de Ramos). Toutes ces caractéristiques, étonnantes dans des albums pour les enfants, font de ces livres des œuvres qui dérangent, parce qu'elles refusent le consensus social. D'ailleurs, la censure italienne en 2015 à Venise¹⁸ ne les a pas épargnées ; *Un monde de cochons*, *C'est moi le plus beau* et *Ernest est malade* furent exclus des bibliothèques d'école par la municipalité. Nos artistes sont de manière évidente des écrivains engagés, peut-on alors encore parler de « classiques » ?



fig. 11 *Ernest et Célestine, musiciens des rues* de Gabrielle Vincent © Casterman.

¹⁸ Le maire, qui a ainsi interdit ces ouvrages dans les écoles, s'appelle Luigi Brugnaro, centre droit, taxé de « cavalier » par le journal *Le Monde* en 2017, en référence bien entendu à Silvio Berlusconi.

Monique Malfait-Dohet



fig. 12 *Après le travail* de Mario Ramos © Pastel (École des Loisirs).

Conclusion : alors, classiques ou non ?

Les deux plasticiens, d'une manière ou d'une autre, ont vécu un peu en marge de notre monde consumériste, sans concession aucune pour la banalité et la médiocrité de certaines productions commerciales. Dès l'enfance, Mario Ramos s'est retrouvé à cheval sur deux cultures, bruxelloise et portugaise ; sa scolarité a été chaotique, alors que ses parents étaient tous deux des scientifiques de haute volée, il s'est ainsi longtemps senti en décalage par rapport aux attentes familiales. Monique Martin est une « transfuge », venue du monde des galeries et de la peinture dont elle n'était déjà pas proche, ayant choisi une esthétique en rupture avec la doxa de l'époque. Elle devient, tardivement (à 52 ans) et presque honteusement, auteur d'albums de jeunesse, choisissant de changer de patronyme. Elle cacha alors si longtemps cette double identité qu'elle perdra elle-même ses repères, signant parfois le même ouvrage, lors de sa réédition, d'un autre nom (*Un jour un chien* signé Monique Martin en 1982 et Gabrielle Vincent pour sa réédition de 1999). Peut-on sérieusement taxer de « classiques » des marginaux qui s'excluent eux-mêmes des filières traditionnelles ? Et pourtant, leurs livres sont devenus, presque malgré leurs auteurs, des ouvrages lus et relus hier et aujourd'hui, conseillés par les Institutions et valorisés par la critique. Mais finalement, il n'y a là rien de bien neuf : des poètes comme Baudelaire, Verlaine ou Rimbaud ont jalonné nos parcours scolaires alors qu'ils étaient des marginaux, des révoltés et des incompris. Les enfants et les adultes qui lisent et relisent ces albums déconcertants et frondeurs, se font les complices d'un discours qui dépasse les jugements simplificateurs ou moralisateurs, qui

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

ose braver l'autorité aussi bien sociale qu'esthétique. C'est sans doute pour cette raison que nous, les médiateurs de ces livres, devons impérativement rester fidèles à l'esprit de leur travail pour découvrir, derrière ce qui est accessible, l'essence même de leurs créations, sans accepter les récupérations du merchandising (figures 13 et 14). Alors, pourquoi ne pas nous transformer en « hussards noirs » de l'enseignement et de la culture pour offrir à nos jeunes, à tous nos jeunes, la « substantifique moëlle » du patrimoine littéraire et plastique ? À nous dès lors de dépasser les étiquettes « jeunesse » ou « littérature générale », pour découvrir une forme de poésie qui libère vraiment le lecteur. Je ne sais si le label « classiques » est une bonne chose pour eux, mais par contre, je suis certaine que la découverte de leurs albums est une chance pour nous tous.



figure 13 Archives Mario Ramos © Andréa et Tania Ramos.

Monique Malfait-Dohet



figure 14 *L'œuf* de Monique Martin © Fondation Monique Martin.

Références bibliographiques

Albums de jeunesse

Œuvres de Gabrielle Vincent/Monique Martin

Ernest et Célestine ont perdu Siméon, 1981, Duculot

Ernest et Célestine, musiciens des rues, 1981, Duculot

Ernest et Célestine vont pique-niquer, 1982, Duculot

Ernest et Célestine. Le Patchwork, 1982, Duculot

Un jour, un chien, 1982, Duculot (sous le nom de Monique Martin)

L'œuf, 1983, Duculot (sous le nom de Monique Martin)

Pic-Nic vend ses poupées, 1984, Duculot

Ernest et Célestine au musée, 1985, Duculot

Ernest et Célestine. La tante d'Amérique, 1985, Duculot

Ernest et Célestine. Ernest est malade, 1987, Duculot

Ernest et Célestine. La chambre de Joséphine, 1987, Duculot

Ernest et Célestine. La naissance de Célestine, 1987, Duculot

Ernest et Célestine au cirque, 1988, Duculot

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

Désordre au paradis, 1989, Duculot

Ernest et Célestine. Le Patchwork, 1991, livre à toucher

Ernest et Célestine. Le sapin de Noël, 1995, Casterman

Ernest et Célestine. Le labyrinthe, 1998, Casterman

Ernest et Célestine. Une chanson, 1998, Casterman

Ernest et Célestine : La cabane, 1999, Casterman

Œuvres de Mario Ramos (albums édités chez Pastel, sauf version en braille)

Quand j'étais petit, 1997

Le roi est occupé, 1998

Le petit soldat qui cherchait la guerre, 1998

Valentin la terreur, 2000

C'est moi le plus fort, 2001

Mon œil!, 2004

Tout en haut, 2005

Un monde de cochons, 2005

C'est moi le plus beau, 2006

Après le travail, 2009

Le code de la route, 2010

Arrête de faire le singe ! 2010

Le plus malin, 2011

Mon ballon, 2012

Le petit Guili, 2013

Histoires de loups, 2018

C'est moi le plus fort, Les Doigts qui rêvent, Talant, collection A Tâtons, 2019

Ouvrages et articles critiques

Bodier B. et Renson L. (2020), Comment le multilinguisme a transformé Bruxelles, *Le Soir* [En ligne], mis en ligne le 26/06/2020, consulté le 7/11/2022. URL : <https://www.lesoir.be/309786/article/2020-06-26/comment-le-multilinguisme-transforme-bruxelles>

Brognez, L. (2017). La légende d'Ensor ou l'invention d'un « grand peintre flamand », *Études*

Monique Malfait-Dohet

germaniques, n° 286, p. 231.

- Brogniez, L. et Jago-Antoine, V. (2000). Des yeux de peintre, *Textyles*, avril 2000, n°s 17-18, *La peinture (d) écrite* p. 7.
- Ducas, S. (2014). La littérature aujourd'hui : populaire ? *Bulletin des bibliothèques de France* (BBF), n° 1, p. 78-88. Consulté le 27.08.2021 URL : <https://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2014-01-0078-006>.
- Ensor, J (1999). *Mes écrits ou les suffisances matamoresques*, Bruxelles, collection Espace Nord, Labor.
- Escarpit, D. (2008). *La littérature de jeunesse, itinéraires d'hier à aujourd'hui*, Paris, Magnard.
- Escarpit, D., Connan-Pintado, Ch, Gaiotti, F. (2008). L'album au tournant du XXI^e siècle : sous le signe de l'hybridité, *La littérature de jeunesse, itinéraires d'hier à aujourd'hui*, Paris, Magnard, pp. 302-331.
- Fièvre, P. (1993). La réception actuelle des classiques : données d'ensemble, *Littératures classiques* 19, automne. pp. 259-275.
- Gourévitch, J-P. (2013). *Abécédaire illustré de la littérature Jeunesse*, L'atelier du poisson soluble.
- Lahire, B. (dir) (2019) *Enfances de classes. De l'inégalité parmi les enfants*, Paris, Seuil.
- Le Goff Fr, Fourtanier M-J. (dir) (2017) *Les formes plurielles des écritures de la réception*, Presses universitaires de Namur.
- Nières-Chevrel, I. (2009). *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, collection Passeurs d'histoires, Didier Jeunesse.
- Nières-Chevrel, I et Perrot, J. (dir) (2013). *Dictionnaire du livre de jeunesse*, Éditions du cercle de la librairie.
- Sainte-Beuve, Ch-A. (1839). De la littérature industrielle, *Revue des Deux mondes*, t. 19, pp. 675-691.
- Sarraute, N. (1956). *L'ère du soupçon*, Paris, collection Les essais, Gallimard.
- Sutherland, Z. (1986). *The Best in Children's Books: The University of Chicago guide to Children's Literature 1979-1984*, Presses universitaires de Chicago.
- Tauveron, C. (1999). Comprendre et interpréter le littéraire à l'école : du texte réticent au texte proliférant, *Repères, recherches en didactique du français langue maternelle*, n°19 : Comprendre et interpréter les textes à l'école, sous la direction de Francis Grossmann et

Gabrielle Vincent et Mario Ramos, deux artistes belges francophones d'exception...

Catherine Tauveron, pp. 9-38.

Viala, A. (1993). Qu'est-ce qu'un classique. *Qu'est-ce qu'un classique ? Littératures classiques*, n°19, automne pp. 11-31. Consulté le 27.08.2021. URL : https://www.persee.fr/doc/licla_0992-5279_1993_num_19_1_1737.